

N° 11. Le N° **20** cent. 2e Année.

LA PENSÉE NOUVELLE

ORGANE

DE RECHERCHES PSYCHIQUES

ET DE PHILOSOPHIE EXPÉRIMENTALE

PARAISSANT LE PREMIER DE CHAQUE MOIS

Le vrai savant est celui qui va à la recherche de la vérité sans savoir ce qu'elle sera et ce qu'elle lui rapportera. Qui n'a pas ce double désintéressement n'est pas digne de la trouver.

Il n'est aucune science qui soit sortie de toutes pièces du cerveau d'un homme ; toutes, sans exception, sont le produit d'observations successives s'appuyant sur les observations précédentes, comme sur un point connu pour arriver à l'inconnu.

(*Genèse*) ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS

FRANCE : **3** fr. par an. — ÉTRANGER : **3** fr. **80** par an.

Pour tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration du journal, s'adresser à
M. E. BLIN, 8, rue Perdonnet, **Paris**





SOMMAIRE

ON S'ABONNE A TOUS LES BUREAUX DE POSTE DE FRANCE

La Fère. — Imp. BAYEN, rue de la République, 32.



N° 11. — 2e Année. Novembre 1887 Le N° 20 cent.

LA PENSÉE NOUVELLE

ORGANE DE RECHERCHES PSYCHIQUES

ET DE PHILOSOPHIE EXPÉRIMENTALE

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE, telle est la loi.

Allan Kardec.

Le vrai savant est celui qui va à la recherche de la vérité sans savoir ce qu'elle sera et ce qu'elle lui rapportera. Qui n'a pas cé double désintéressement n'est pas digne de la trouver.

Pour tout ce qui concerne la rédaction et l'administration du journal, s'adresser à **M. E. BLIN, administrateur** *8, rue Perdonnet, Paris.*

ABONNEMENTS
France : 3 fr. par an
Étranger : 3 fr. 50 par an

Pour tout ce qui concerne la rédaction et l'administration du journal, s'adresser à **M. E. BLIN, administrateur** *8, rue Perdonnet, Paris.*

ON S'ABONNE A TOUS LES BUREAUX DE POSTE DE FRANCE

SOMMAIRE

A NOS LECTEURS

Nous entrons dans notre deuxième année. Le succès de l'Immortalisme n'est plus à discuter aujourd'hui, et ce n'est pas sans émotion que nous remercions de tout cœur les amis connus et inconnus qui ne nous ont ménagé ni leurs encouragements ni leurs sympathies.

Nos rangs se sont considérablement accrus depuis un an. Nous ne sommes plus la petite poignée d'hommes qui avions essayé de lever le drapeau de la libre-pensée en face des doctrines dogmatiques. Des savants sont venus à nous; des publicistes distingués, que les pratiques de certains spirites avaient éloignés, nous ont envoyé leurs adhésions et, sous peu, la *Pensée Nouvelle* offrira à côté de nos modestes signatures, des noms respectés dont la collaboration indiquera suffisamment ce qu'ils pensent et de nos idées et du but que nous poursuivons!

Certes, nous avons encore à rallier bien des volontés, à surmonter bien des obstacles avant d'assurer à notre organe la vitalité nécessaire pour ne pas avoir à s'inquiéter de l'avenir, mais nous savons que le concours de nos amis ne fera pas défaut et nous les en remercions d'ores et déjà.

Que nos lecteurs nous continuent donc leur bienveillance, qu'ils nous aident en faisant de la propagande, en dissipant tous les malentendus que l'on s'efforce de semer contre nous dans le camp spirite! Ce sont les meilleurs vœux que nous puissions faire au seuil de la deuxième année de la *Pensée Nouvelle*, car, plus que jamais, l'Immortalisme s'affirme, plus que jamais l'avenir lui appartient!

La Rédaction.

PRO DOMO NOSTRA

Nous n'avons pas l'habitude, à la *Pensée Nouvelle*, de répondre à tout ce qui peut être considéré comme personnel. Cependant, le *Moniteur Belge* ayant publié une étude sur l'Immortalisme, dans laquelle il est question encore de l'âme et des prétendues contradictions qui existent soit dans le rapport adressé au Congrès international de la Libre-Pensée (*), soit dans notre journal, nous croyons devoir

(*) Aux bureaux du journal, 30 cent.

revenir sur ce sujet, ne serait-ce que pour mettre fin à tous ces malentendus.

Ainsi, M. B. Martin, l'auteur de l'article, ne manque pas de relever notre opinion sur la matérialité de l'âme et nous demande quelle dénomination nous donnerons à l'être qui survit, si nous ne voulons pas des mots « âme ou esprit ». Il nous serait aisé de répondre si M. Martin n'y répondait lui-même en citant ce passage d'un discours de notre ami Blin : « Ne serait-ce pas une question de mots qui nous divise?

. . . .

» L'âme n'est pas pour nous cette *abstraction*, ce *rien immatériel*, etc. »

Or, l'âme que nous nions, l'âme dont nous avons voulu parler dans ce malheureux rapport tant attaqué par ceux qui auraient dû le défendre, est précisément ce *rien immatériel* de la doctrine spiritualiste. Certes, nous avouons que les mots *personnalité humaine* sont insuffisants, que, jusqu'à nouvel ordre, le mot *âme* semble plus approprié à l'être qui survit après la mort; mais encore une fois, si vous voulez qu'on s'entende, commençons d'abord par définir les termes!

Voilà ce que nous n'avons cessé de dire et dans nos conférences et dans nos articles..... Si vous appelez « âme ou esprit » l'être pensant qui exerce une action, qui est circonscrit, qui a une forme dans l'espace, quelle qu'en soit la composition, nous sommes certainement avec vous, et s'il vous plaît de vous appeler spiritualistes, nous ne voyons nul inconvénient à l'être aussi.

Mais en est-il ainsi?

Non, puisque les vrais spiritualistes ne peuvent pas admettre que l'être survivant puisse avoir une forme quelque peu connue qu'elle soit! Tout au plus si quelques philosophes vont jusqu'à affirmer que c'est une *essence inétendue!*

Eh bien, ce sont ces spiritualistes-là dont nous tenons à être séparés.

Et comme les scientistes, les libre-penseurs, n'en connaissent pas d'autres, comme il eût été oiseux d'entreprendre une démonstration dans un rapport forcément succinct, nous avons cru devoir présenter l'Immortalité sous un jour nouveau en nous aidant du témoignage des savants reconnus, en appelant l'attention du monde scientifique sur des faits psychiques qui ne relèvent plus d'hypothèses hasardées, mais, au contraire, appartiennent à un ordre nouveau ouvert à la science par les travaux chimico-physiques de Crookes, par les observations de Robert Hare, d'Alfred-R. Wallace, etc.

Et nos efforts ont été récompensés, car les correspondances de tous pays qui nous sont parvenues, demandant des renseignements sur les expériences dont parle notre rapport, nous prouve que l'idée que nous avons jetée dans l'arène a germé et fructifié!

Pour obtenir ce résultat, fallait-il recourir à l'arsenal usé, démoli du Spiritualisme?

Hélas, notre rapport eût été enseveli comme tant d'autres, car aujourd'hui les doctrines spiritualistes sont fortement suspectées et il n'est pas un vrai savant qui ne les accepte sans restriction!

Il fallait donc parler aux matérialistes leur propre langage et leur faire comprendre que l'âme telle que nous l'entendons est un être constitué, matériel, d'une matière inconnue, subtile, échappant encore à nos sens, mais possédant des propriétés dûment constatées par les phénomènes psychiques, et cela, afin que les découvertes soi-disant nouvelles de l'hypnotisme amènent nos corps savants à se préoccuper de la grave question de la survivance qui doit être résolue tôt ou tard!

Or, quand nous nous sommes servi du mot *Immortalisme,* nous avons voulu résumer nettement nos convictions inébranlables. Ces convictions sont celles de tous ceux qui sont convaincus de l'immortalité de l'être humain, sans, pour cela, se croire obligés d'appartenir aux sectes religioso-philosophiques, pas plus qu'aux petites chapelles spirites!

Que notre confrère du *Moniteur* se rassure donc! Nous ne voulons pas amener la division dans le camp spirite. Le Spiritisme, proprement dit, nous inquiète fort peu, car ce n'est qu'un moyen. Ce qui nous tient à cœur, c'est l'expansion de l'idée immortaliste, c'est la régénération sociale par cette forte croyance qu'il s'agit de faire pénétrer dans l'humanité en l'étayant sur la science, seule religion possible aujourd'hui!

Voilà ce que nous voulons, et pour arriver à ce but, tous les moyens nous sont bons, les conférences, les expériences, les livres, tout ce qui, en un mot, peut agir sur l'esprit humain et lui faire entrevoir la vérité dont nous sommes possesseurs.

Aussi, loin d'être découragés par les attaques dont l'Immortalisme a été l'objet, sommes-nous plus que jamais décidés à poursuivre notre tâche!

M. B. Martin, dans son article, soulève aussi la question de Dieu. Nous n'y répondrons pas, car nos lecteurs et notre confrère lui-même — s'il nous fait l'honneur de nous lire — connaissent ce que nous pensons à ce sujet.

Quant à son appréciation sur la synthèse immortaliste, nous nous bornerons à dire que le matérialisme, pas plus que le positivisme, ne saurait exclure toute idée pouvant se rattacher au Spiritualisme.

En effet, l'idée de survivance, par exemple, n'est-elle pas spiritualisme? Évidemment, puisque c'en est la base même!

Or, si le *Positivisme* est amené par les

faits à constater cette survivance, il faut bien qu'il l'accepte, et dès lors le Matérialisme l'accepte aussi, sans pour cela renoncer à son principe moniste de la matière.

Point n'est besoin d'avoir fait sa rhétorique pour en arriver là ! mais il est fort inutile de continuer une pareille discussion, car l'assertion de M. Martin reviendrait à dire que, seul, le Spiritualisme possède la vérité, toute la vérité, laquelle ne saurait exister dans le Positivisme ou le Matérialisme, puisque ces deux dernières doctrines excluent totalement la première !..

Nous, nous préférons cent fois croire qu'il y a du vrai dans tout, même dans les religions. C'est pourquoi nous recueillons des matériaux sans nous occuper de leur origine, afin de construire solidement l'édifice immortaliste qui, nous en sommes convaincus, ne tardera pas à dominer l'humanité !

Émile di RIENZI.

SOCIÉTÉ PARISIENNE

DES ÉTUDES SPIRITES

—

A la demande d'un grand nombre de Sociétaires, nous publions le discours d'ouverture prononcé par le Président de la Société Parisienne des Études Spirites, à la Séance publique de rentrée du samedi 8 octobre dernier.

Nous désirons que le langage clair et précis de M. Em. Blin fasse bien comprendre le but poursuivi par la Société, et que nos adversaires, si troublés déjà depuis la publication de la brochure de notre ami Ém. di Rienzi sur « *L'Immortalisme* », y voient la preuve que ni la *Pensée nouvelle* ni la *Société Parisienne* ne sont les ennemis de qui que ce soit.

LA RÉDACTION.

En reprenant aujourd'hui ses séances et le cours de ses travaux, la Société Parisienne des Etudes Spirites vous remercie, Mesdames et Messieurs, d'avoir bien voulu honorer de votre présence cette première réunion.

Pendant le cours de l'année sociale qui s'est terminée au mois de juin dernier, de graves évènements se sont accomplis au sein de notre Société; évènements qui ont eu pour cause les travaux auxquels nous nous livrons ici.

Rien n'est changé cependant au but que nous visons, au but que la Société Parisienne a toujours visé ; il n'y a eu divergence d'opinion que sur la route à suivre et les moyens à employer pour l'atteindre. Ce but, vous le savez tous, est la propagande en faveur de l'idée opposée au matérialisme néantiste ; nos travaux par la parole, par les écrits et par les expériences, tendent à faire pénétrer chez tous la certitude de la survivance de l'être humain après la mort.

C'est ce que jusqu'à présent on a appelé le Spiritisme.

Mais le Spiritisme existait, était pratiqué, avait ses livres fondamentaux, ses adeptes et même ses fanatiques, avant qu'aucun de nous, ici présents, eût eu l'occasion de l'approcher, de le connaître et d'en devenir plus ou moins partisan.

Un jour il arriva à chacun de nous ce qui arrive à tous ; une circonstance, souvent imprévue, nous fit rencontrer ces choses étranges et nous poussa, parfois un peu malgré nous, à leur étude. A notre grande surprise, pour les uns, à notre grande satisfaction, pour les autres, cette étude nous démontra que toutes ces choses étaient réelles ; ces phénomènes dont nous avions tant ri et que nous avions si bien déclaré impossibles, étaient vrais ! Il nous fallait reconnaître que ce dont nous nous étions tant moqué méritait mieux que nos sarcasmes, et beaucoup de nous s'avouèrent tout bas que si nous avions tant ri des spirites, si nous avions aussi hautement affirmé l'impossibilité des phénomènes dont ils parlaient, si nous avions tant raillé leurs croyances et leurs pratiques, c'était surtout pour faire comme tout le monde, pour rester dans le mouvement, et non parce que nous étions bien certains que tout cela était faux.

Alors nous nous sommes dit — ce que devraient toujours se dire les incrédules — que décidément nous avions eu tort pendant longtemps de tourner en ridicule une chose dont nous ne savions pas le premier mot, et qu'à défaut de l'honnêteté, le simple bon sens aurait dû nous avertir qu'il faut connaître un peu ce dont on parle avant de formuler une opinion, et qu'on n'acquiert pas le droit de trancher une question par cela seul qu'on ne l'a jamais étudiée.

Notre conviction bien établie, que les faits et leurs conséquences immédiates étaient réels, nous avons voulu savoir ce que les travaux de nos devanciers, dans cette étude, avaient déjà produit ; nous voulions, puisque nous allions, nous aussi, entreprendre cette étude, partir du point où étaient déjà parvenus à ce moment ceux qui avant nous s'étaient livrés à des recherches sérieuses dans cet ordre de choses.

On nous parla alors d'Allan Kardec et de ses ouvrages ; on nous le présenta comme le fondateur du Spiritisme et on nous signala ses livres comme renfermant tout ce qu'il importait de connaître en cette matière ; on nous parla de l'homme comme d'une sorte de demi-dieu, et de ses œuvres comme d'une quasi-révélation d'en haut.

Nous n'avions alors aucune raison de douter de ce qu'on nous disait ; mais la lecture de ces

livres nous en fournit immédiatement de nombreuses, pour ne pas partager l'opinion générale des spirites à leur égard.

Laissant entièrement de côté l'auteur de ces livres, et sans nous occuper de sa personnalité, qui n'a d'ailleurs rien à voir dans le jugement qu'on est en droit de porter sur ses œuvres, nous voyons que celles-ci tendent surtout à servir de base à une nouvelle religion.

Au lieu d'y trouver, comme nous le pensions, des données froidement scientifiques, nous y trouvons des raisonnements aussi mystiques que ceux d'un catéchisme.

Au lieu d'un exposé des faits acquis, et seulement des faits acquis avec leurs conséquences immédiates et rien que leurs conséquences immédiates, nous voyons ces faits servir de point de départ à des déductions, qui sont présentées, non pas comme des hypothèses probables, mais bien comme des points doctrinaux absolument démontrés.

Enfin, au lieu d'y rencontrer les matériaux nécessaires à l'étude d'une nouvelle science, nous y trouvons des prières; des prières de toutes les longueurs et dont les formules sont aussi variées que celles de n'importe quel paroissien romain; et parmi les conditions exigibles pour l'obtention d'un phénomène spirite, nous voyons qu'il est recommandé d'adresser d'abord une prière au Seigneur Dieu tout puissant pour l'engager à faire réussir l'expérience.

Eh bien, cette manière de procéder, pour provoquer un fait matériel, jette un froid sensible dans l'esprit de ceux qui n'ont pas été habitués à marmotter une prière, au début d'une opération de physique ou de chimie pour demander à une divinité hypothétique de bien vouloir donner un coup de main à la combinaison qui va se produire.

En un mot, les livres dits fondamentaux du Spiritisme n'ont rien à envier, pour la nébulosité mystique enveloppant des affirmations sans preuves, à ceux de toutes les religions. Entre la soi-disant révélation, qui est la pierre d'assise du Catholicisme, et les racontars sur l'au delà des saint Louis, saint Augustin et autres saints Benoîts, qui sont les collaborateurs du « Livre des Esprits », la différence est assez minime pour qu'on soit en droit de ne pas accepter l'un plus que l'autre.

Si donc un homme, habitué à tout faire passer au creuset de l'observation, acquiert un jour la conviction que les faits dits spirites sont réellement la manifestation d'une loi naturelle, dont les effets étaient inconnus jusqu'à présent, et qu'il veuille extraire de ces faits les conséquences qui en découlent logiquement, et seulement celles-là, cet homme ne pourra jamais suivre, sur ce terrain semé de prières et de pratiques béates, les enthousiastes du Kardécisme et les fanatiques de la doctrine religioso-mystique du Spiritisme.

Mais, tous les hommes n'éprouvent pas au même titre le besoin d'être certains que leur opinion est fondée; tous ne cherchent pas à rencontrer eux-mêmes la preuve que ce qu'ils entendent affirmer par d'autres est bien la vérité; il en est encore — et ils sont nombreux — qui préfèrent trouver une doctrine toute faite, laquelle leur épargne la peine de chercher eux-mêmes. Et pour peu que cette doctrine donne satisfaction à leur besoin d'avoir un Dieu à prier et un homme, inspiré par ce Dieu, dont ils puissent faire un fétiche, ils deviendront les ardents partisans de la foi nouvelle, ils seront les Spirites que nous savons et feront du mot « Spiritisme » un terme nouveau pour désigner un des cas de cette maladie dont l'humanité a tant de peine à se guérir et qui se nomme Religion.

C'est vous dire, Mesdames et Messieurs, qu'ici nous ne sommes pas religieux; c'est vous dire, ou plutôt vous répéter, car nous l'avons déjà dit bien souvent, que nous sommes ici un groupe d'hommes qui nous sommes dévoués volontairement, et sans l'espoir d'aucun profit matériel, à la propagation de la seule chose que prouvent sans conteste les faits dits spirites, c'est-à-dire la survivance de l'Être.

En bornant là le programme de notre enseignement et en nous refusant à aller plus loin, parce que plus loin nous entrons dans le champ des hypothèses et que nous ne voulons affirmer que ce que nous pouvons prouver, nous avons suscité contre nous de violentes colères dans le camp de ceux dont je parlais tout à l'heure, c'est-à-dire parmi ceux pour qui les livres d'Allan Kardec sont la loi et les prophètes. On a crié au scandale, au sacrilège; on nous a dénié le droit de nous dire Spirites, puisque nous ne reconnaissions pas pour maître le fondateur du Spiritisme et que nous étions assez présomptueux pour élever des doutes contre ses affirmations.

Nous aurions pu déjà nous arrêter sur cette qualification de « fondateur du Spiritisme » qui prête à discussion et que celui à qui on l'applique n'a sans doute jamais eu la prétention d'accoler à son nom; mais, passant sur ce détail, puisque ceux que nous troublions ainsi dans leur béatitude nous contestaient le droit de nous dire Spirites — et nous le contestaient violemment — nous leur répondîmes que leur indignation et leur violence constituaient une dépense bien inutile de leur part, car nous ne tenions aucunement à ce nom. Bien mieux, nous ajoutions que, du moment où par Spiritisme on doit entendre la doctrine d'Allan Kardec avec tout ce qu'elle renferme, et par Spirites ceux qui l'ac-

ceptent entièrement, la trouvent parfaite et ne veulent pas qu'on y touche, nous étions les premiers à demander de n'être pas confondus avec ceux-ci et que la doctrine que nous enseignons eût un nom qui la distinguât du Spiritisme.

C'est alors qu'on se souvint parmi nous du nom proposé, il y a plus de trente ans, par M. Tremeschini, un de ceux qui, à cette époque, se refusaient à suivre Allan Kardec dans le domaine du mysticisme où celui-ci s'engageait.

M. Tremeschini, voulant déjà à ce moment rester solidement sur le terrain des choses démontrées et démontrables, et ne reconnaissant comme prouvées par ces choses que la survivance de l'individualité humaine et son immortalité, proposait de donner à cette doctrine expérimentale le nom logique d'*Immortalisme*.

C'est ce nom, qu'ici nous avons inscrit sur notre programme, et la doctrine que nous enseignons est, conséquemment, la doctrine immortaliste.

Elle repose sur l'étude de faits qui sont également le point de départ du Spiritisme; mais alors que celui-ci s'engage témérairement dans une voie où il lui faut un Dieu pour se maintenir, l'Immortalisme se contente d'attendre, pour faire un nouveau pas en avant, que l'observation lui ait démontré la solidité du terrain, et si sa marche lente, mais assurée, lui fait un jour rencontrer le Dieu en question, croyez bien qu'il ne fera aucune difficulté de le proclamer.

Il y a donc, à la base de ces deux doctrines, un point de contact entre elles, qui ne permet pas à ce moment de les distinguer facilement l'une de l'autre; nous désirons néanmoins qu'on discerne bien la divergence qui ne tarde pas à s'établir, les deux routes différentes suivies par chacune d'elles, et enfin, à notre tour, nous demandons que les Immortalistes ne soient pas confondus avec les Spirites religieux.

Ces deux grands courants d'idées, l'un mystique, l'autre positiviste, se remarquaient encore l'an dernier parmi les membres de notre Société. Un jour, le choc, pressenti depuis longtemps, se produisit et amena parmi nous une scission plus apparente que réelle. La Société Parisienne, à la suite des explications qui eurent lieu, devint, du consentement de ceux de ses membres qui lui restèrent fidèles, un centre plus spécialement consacré à la propagande de l'Immortalisme, cette propagande pouvant, selon nous, s'exercer parallèlement à celle que font les Sociétés kardécistes.

C'est ce qui me fait dire que la scission est plus apparente que réelle; en effet, on peut voir que le point de départ et le but visé sont absolument les mêmes; le point de départ, ce sont les phénomènes psychiques; le but visé, c'est la guerre au Néantisme et à son épouvantable doctrine.

Mais alors que nous croyons ce but atteint dès que nous avons donné à l'homme la preuve matérielle de la survivance et de l'immortalité de son individualité, et que nous n'osons aller plus loin, le Spiritisme d'Allan Kardec porte ses enseignements bien au delà de ce point et affirme là où, nous, nous doutons encore.

(*A suivre.*) Ém. BLIN.

UN SPECTRE A BORD

(SUITE)

—

Chaque coin du bâtiment, chaque fissure de l'avant à l'arrière fut alors l'objet d'une recherche savante, soignée, méticuleuse. La curiosité était éveillée au dernier degré. Chacun tenait à voir si sa vigilance avait pu être ainsi mise en défaut.

Un peu déconcerté de ce mouvement inusité à bord, et surtout de l'évènement singulier qui l'avait provoqué, je montai sur la passerelle.

Des vapeurs d'incarnat mourant noyaient l'horizon...

La tête à la mer, notre voilier filait bien six nœuds à l'heure au milieu d'une buée de lames et d'embrun qui ronflaient et fumaient autour de ses flancs. Une longue ligne lumineuse d'écume bouillante marquait à l'arrière la trace de sa quille.

Dix minutes après, le contre-maître venait m'avouer que toutes les recherches étaient restées sans résultat.

Je m'accoudai au garde-fou de la passerelle.

— Eh bien ! Bruce, êtes-vous satisfait!

— Non, mon capitaine.

— Comment cela?

— J'ai vu l'homme et vous avez vu son écriture.

— Eh bien?

— Eh bien! l'écriture de cet homme introuvable m'épouvante, mon capitaine, encore plus que son visage.

— Alors, Bruce, vous voulez que je tienne compte de l'écriture?

— Oui, mon capitaine. Nous pointons nor-nor-oua. Qu'en coûtera-t-il d'obliquer d'un rumb de vent?

— Nous y perdrons du temps...

— Nous éviterons peut-être un grand malheur, répliqua Bruce.

L'insistance du contre-maître, si contraire à ses habitudes, m'étonnait.

Des bruits sinistres avaient gagné le voi-

seau; moi-même, je commençais à être un peu troublé.

Je regardai la mer.

Plus le jour avançait, plus l'horizon paraissait s'étendre. Le soleil, souvent obscurci par des masses de nuages qui chassaient du sud, perçait de ses feux obliques les vapeurs occidentales et teignait en rouge les flots agités.

Je quittai la passerelle pour descendre sur le pont.

— Écoutez, Bruce. Je me rends à votre désir. Mais, sachez-le bien, votre histoire de revenant n'y est pour rien. Une écriture moins énigmatique s'offre à mes yeux et me dicte mon devoir. Regardez là-bas, sur bâbord. Voyez-vous ces dragons et haut-pendus qui se moutonnent, sous le vent? C'est un grain, cela. Donnez donc au timonnier l'ordre de gouverner nor-oua-quar-oua, et faites remplacer l'homme à la vigie par notre meilleur gabier.

Vers trois heures de l'après-midi, la vigie signala une montagne de glace à l'horizon.

Petit glaçon d'abord, sa silhouette apparaissait au large comme une magnifique opale, veinée de lignes laiteuses et de tons bleuâtres. A mesure que la montagne approchait, ses arêtes se dessinaient plus vives; elle offrait une apparence moins dense, une translucidité toute cristalline. Son éclatante blancheur tranchait sur le verre sombre des lames qui léchaient sa base, obstinément. Au bout d'une heure, l'imposante épave, débris sans doute de quelque parent monstrueux, se dressait, en sa solitaire grandeur, au sein de l'immense océan. C'était un amas de falaises perpendiculaires, — de roches à pic, aux cavités profondes, où la vague se tordait en mugissant, — de blocs informes aux flancs déchirés, que la mer remplissait d'écume. La montagne, dans son ensemble, avait la forme d'une énorme conque dont la moitié, seule, était au-dessus des eaux, et dont la bouche, évidée en une vaste caverne, réfléchissait inégalement la lumière. Au fond, des colonnes, sans doute colossales, soutenaient cette voûte, mais à la distance où nous étions encore, elles semblaient sveltes et légères.

Je braquai une longue-vue sur le monstre, et crus voir deux objets, peut-être deux oiseaux de proie, à la base de l'île flottante.

Bientôt j'acquis la certitude que je distinguais, non deux oiseaux, mais deux êtres humains, un homme et un enfant, couchés, l'un contre l'autre, à l'entrée de la partie évidée en caverne.

Lorsque l'immense glacier, qui, certes, ne mesurait pas moins de cent cinquante pieds de haut, fut à quelques encâblures de notre bâtiment, je fis mettre un canot à la mer. Le second y descendit avec quatre rameurs qui bordèrent leurs avirons, et franchirent rapidement la distance qui nous séparaient de la banquise; ils eurent bientôt fait d'enlever les malheureux qui s'y trouvaient et de les amener à bord.

A ce moment, un changement extraordinaire s'opéra dans l'atmosphère. La montagne dériva lentement vers le sud, laissant derrière elle une température glacée. Le vent tomba tout d'un coup. Le soleil semblait couleur de sang; son disque était considérablement élargi.

Déjà les étoiles, bien avant l'heure de leur apparition ordinaire, scintillaient au loin, mais ternes, comme mourantes. J'examinai l'espace largement horizonné de gros nuages pourpres et cuivrés, qui, de minute en minute, devenaient plus opaques et plus obscurs.

Une rafale siffla dans nos agrès.

— Il est temps, cargue! m'écriai-je.

— Cargue! répéta le maître de manœuvre, et le bruit de son sifflet, dominant celui du vent, lança une nuée de matelots dans les hunes et le long des vergues pour diminuer de voiles.

Le canot de sauvetage arrivait à la bande.

A l'instant où, hissée sur ses palans, l'embarcation atteignait le niveau des bastingages, le contre-maître, qui surveillait la manœuvre, jeta un cri, et vint à moi en proie à la plus vive émotion.

— Qu'y a-t-il encore, Bruce?

Désignant du doigt le visage affreusement pâle de l'homme évanoui que deux matelots emportaient avec l'enfant vers l'écoutille, mon contre maître, dont la langue semblait paralysée par la terreur, bégaya :

— Le voilà!

— Qui ça?

— Mais lui... l'homme... l'homme que j'ai vu en bas... à votre place...

J'allais répondre, lorsque, soudain, levant les yeux, j'aperçus comme un globe de feu, que je pris pour une étoile filante: il descendit perpendiculairement au-dessus de nous, qui faisions des embardées dans l'entre-deux des lames, et tomba en mer, près de notre hanche, avec un bruit pareil à celui d'un boulet rouge plongeant dans les ondes.

Aussitôt les cieux parurent s'ouvrir avec un craquement épouvantable. Notre vaisseau, ébranlé jusqu'à sa quille, trembla comme s'il eût frappé contre un rocher. La pluie, la grêle, le tonnerre et les éclairs, tout éclata à la fois sur nos têtes, tandis que l'Océan, en se gonflant, s'élevait jusqu'aux nues en montagnes noires et rugissantes. La tempête vint se briser contre l'arrière du bâtiment, dont

l'avant, malgré les coups de mer, fut constamment ramené nor-oua-quar-oua. Ce fut son salut. Nous fûmes entraînés avec une force irrésistible.

Le premier choc passé, et ayant de l'espace devant lui, l'équipage se remit bientôt de sa frayeur, et nous nous laissâmes emporter par le grain.

Lorsque la fureur du vent fut calmée, nous hissâmes les voiles de bourrasque, pour être en mesure de mieux gouverner notre course. Le vieux quartier-maître, sur le tillac, était au gouvernail, à côté du timonier. Essuyant d'une main calleuse l'eau salée qui ruisselait de sa barbe, il dit :

— Si, au lieu de souffler en poupe, ce garbin nous avait pris en travers, je crois, le diable m'élingue! que nous coulions à fond comme une bitte.

Nous rattachâmes tout à bord, et dérivant avec soin, nous mîmes à la cape avec une voile d'essai, dont tous les ris étaient pris.

Ces dispositions arrêtées, je me rendis auprès des passagers.

L'homme était dans un état de prostration absolue. Il avait la face livide, les yeux atones. Ses dents claquaient. A l'amaigrissement général de son corps se joignaient les symptômes non équivoques du scorbut : ses gencives saignaient à la moindre pression ; ses jambes étaient démésurément gonflées et contractées. On devinait quelles privations, quels douloureux assauts avait soutenus cet organisme affaibli. Le maître-coq lui donnait à boire, par petites gorgées, un cordial énergique. Il fit un effort pour parler :

— L'enfant? où est l'enfant? geigna-t-il en reprenant ses sens. Ce furent ses premiers mots.

On le rassura sur ce point.

L'enfant, qui pouvait avoir quinze ans, était dans une couchette voisine. Assis sur son séant, il avalait fiévreusement un lait de poule au rhum. Il trahissait, pendant qu'il buvait, comme une joie folle, hilarante, et clamait à chaque instant :

— Une voile! une voile!

Ici, le plus étrange de cette histoire me reste à dire.

A quelques jours de là, quand les deux naufragés eurent repris leurs forces, se passa un fait qui, pour des gens superstitieux comme Bruce, aurait pu confirmer en quelque façon le récit de l'apparition et la mystérieuse écriture.

Désireux d'inscrire sur le livre de bord les noms de ceux que nous avions recueillis, je demandai à l'homme comment il s'appelait. C'était un nom scandinave, prononcé gutturalement, et à voyelle composée. Je dis à l'homme de l'écrire, et d'écrire en même temps celui de l'enfant. Il calligraphia d'une main rapide les renseignements suivants :

« — Jules Fœninger, patron du baleinier le *Finstrom*, des îles d'Aland; (et pour son jeune compagnon d'infortune) Carl Schnorr, fils de Wilhelm Schnorr, armateur, à Helsingfors. »

Chose inouïe! l'écriture de cet homme ressemblait étonnamment à celle de l'ardoise. Il y avait une floriture terminale tout à fait typique.. Par curiosité, je priai Jules Fœninger de tracer au crayon la fameuse phrase, qui avait causé tant de remue-ménage à bord. Et par une coïncidence au moins singulière, les pleins et les déliés concordaient miraculeusement avec ceux resté sur le verso de l'ardoise...

C'était à croire à quelque diablerie.

J'effaçai bien vite toute trace des deux écritures, et je jugeai préférable de ne reparler de cela ni à Bruce ni à Fœninger.

Nos passagers se rétablirent complètement. Quinze jours après, nous prenions congé d'eux à Saint-Jean, où notre terre-neuvier jetait l'ancre après une traversée des plus pénibles et qui n'avait pas duré moins de deux mois.

Ce que je viens d'écrire *fut*. *Je* l'ai vu, *nous* le vîmes...

— Mais qui jamais me l'expliquera?

Henry La Luberne.

PETITE REVUE

Nous avons eu l'occasion de parler du beau livre de l'abbé Joseph Roux, les *Pensées*, qui, soit dit en passant, sent rudement le fagot.

Eh bien, l'auteur est un spirite fervent. Je veux dire par là que, non seulement il croit aux manifestations, mais encore aux esprits, contrairement à nombre de ses confrères qui ne veulent admettre que l'intervention du démon.

Le *San-Diego Union*, immense journal américain, nous apprend, en outre, que l'abbé Roux est un grand ami et admirateur du fameux médium Jesse Shepard.

Ce dernier, on s'en souvient, a reçu, en don des spirites américains, une magnifique villa toute meublée qui porte le nom de Montezuma. Nous venons d'en lire la description dans notre confrère de San-Diego et, ma foi, nous avouons que plus d'un roi envierait le sort du célèbre médium!

Mais, pour un d'honoré, combien de vilipendés!

M. Moutin, l'hypnotiseur dont les journaux ont tant parlé, vient de publier un livre intitulé le *Nouvel Hypnotisme* (1), dans lequel il passe en revue l'histoire du Magnétisme et des magnétiseurs depuis Mesmer.

Rien de bien nouveau à signaler, mais œuvre utile à répandre dans tous les mondes.



Signalons une nouvelle revue théosophique qui vient de paraître : le *Lucifer*.

Elle est dirigée par Mme Blawatsky, l'inspiratrice du *Lotus*.

Le titre nous plaît assez. Quant à la directrice, nous regrettons qu'elle soit dans ses articles si acharnée contre les spirites dont nous connaissons les ridicules aussi bien qu'elle, mais qui, en somme, ne sont pourtant pas si bêtes qu'elle le laisse supposer.



A propos de théosophie, il s'est fondé, à Paris, une Société en vue de répandre l'enseignement bouddhique en France. Elle a pour titre: l'*Isis*, et comme président, le socialiste bien connu M. Louis Dramard.



Le *Paris*, du 2 septembre, publie une très jolie chronique de M. Montorgueil sur le Mesmérisme, Mesmer et les médecins du Rhône!

Il paraît que ces Messieurs (je parle des médecins) ont ajouté dans les statuts de leur Société ce paragraphe mirobolant: « Tout docteur ou médecin qui reconnaîtra les doctrines contraires à celles qui sont officiellement professées dans la Faculté de l'État et les admettra dans sa pratique, ne pourra être admis dans le syndicat de l'Association ou cessera d'en faire partie s'il y avait été précédemment accueilli! »

On dira tout ce qu'on voudra, mais il y a des moments où l'on se demande si le bon sens n'aura pas une revanche!



M. Charles Richet, directeur de la *Revue scientifique*, vient de faire paraître chez Alcan un volume in-8o intitulé : *Essai de Psychologie générale!*

Cet ouvrage, on ne peut plus intéressant pour tous les chercheurs, a pour but de démontrer que tous les phénomènes intellectuels, quels qu'ils soient, peuvent s'expliquer par les propriétés générales de la cellule vivante.

C'est donc du matérialisme pur (au point de vue néantiste). La présentation de l'hypothèse est, ma foi, fort habile, mais hélas, trois fois hélas, tout n'est que conjectures et, dans le domaine psychologique, je crois que M. Richet a pas mal à apprendre!

Sa conclusion se résume en ceci: « Que les phénomènes psychiques sont physico-chimiques, comme le sont les phénomènes physiologiques. »

Encore une fois, les savants spiritualistes auront beau jeu à réfuter ce livre.

FISCHIO.

(1) Chez Perrin et Cie, 35, quai des Grands-Augustins.

SOCIÉTÉ PARISIENNE DES ÉTUDES SPIRITES

Les travaux de la Société Parisienne des Études Spirites, 183, rue St-Denis, sont ainsi établis pour le mois de Novembre courant :

SAMEDI 5. — Séance publique. Conférence par M. L. Vignon, sur: « *La Bible devant la Raison.* »

SAMEDI 12. — Séance privée. Expériences et causeries.

SAMEDI 19. — Séance publique. Conférence par M. Fourès, sur : « *Les Amours posthumes* ».

SAMEDI 26. — Séance privée. Expériences et causeries.

Les Séances ont lieu à 8 heures 1/2 du soir.

AVIS

Nous prions les personnes dont l'abonnement expire avec le présent numéro, de bien vouloir nous envoyer, en un mandat-poste, le montant de leur renouvellement.

A tous nos abonnés nouveaux, nous offrons en prime gratuite la collection de la *Pensée Nouvelle*, c'est-à-dire les douze numéros parus de novembre 1886 à octobre 1887.

L'œuvre que nous avons entreprise n'est pas une spéculation; elle est toute de dévouement et d'abnégation. Aussi prions-nous nos abonnés et amis de nous aider par tous les moyens en leur pouvoir à atteindre le but que nous visons. Nous leur serions reconnaissants de bien vouloir nous envoyer les noms et adresses de toutes les personnes qui s'intéressent à la cause que nous défendons et qui pourraient y coopérer en contribuant, par leur souscription, au succès de notre journal.

Nous enverrions immédiatement quelques numéros spécimens aux personnes que l'on nous désignerait.

LE COMITÉ.

Le gérant : EMILE DI RIENZI, 2, *impasse de Saxe*.



La Fère. -- Imp. Bayen, Rue de la République, 33.